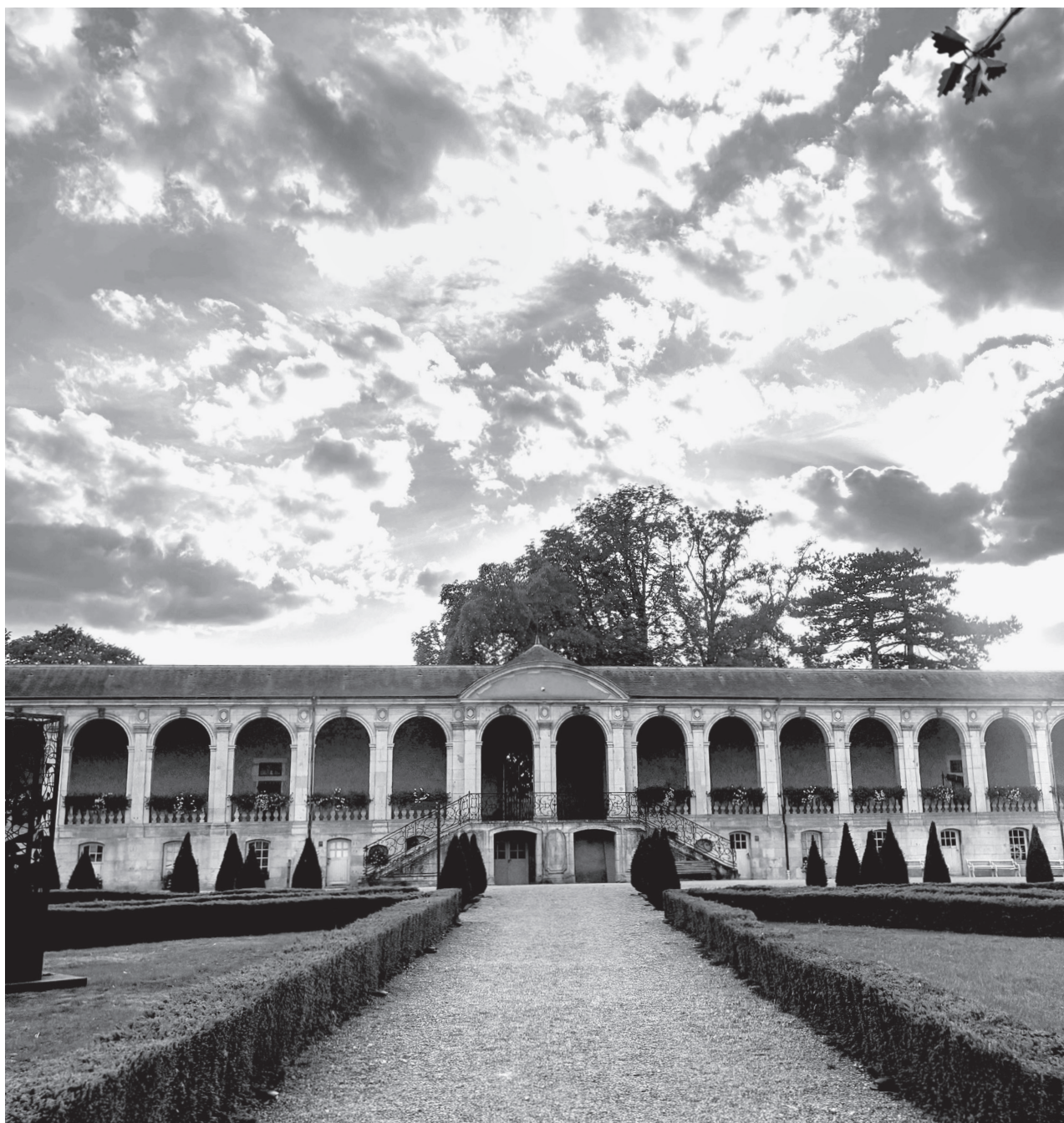


TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été

Vendredi 21 août 2026 • N°0



**Véronique Bellegarde, Angus Cerini,
Dominique Hollier.**

LA MOUSSON 2026 SE FERA AVEC...

Miléna
Arvois ★ Atlantik ★
Valérie Bauchau ★ Véronique
Bellegarde ★ Johanny Bert ★ Thierry Bosc
★ Christophe Brault ★ Samuel Buggeln ★ Angus
Cerini ★ Marie-Sohna Condé ★ Clémence Coullon ★
Laurence Courtois ★ Jonas Coutancier ★ Camille Dagen
★ Sébastien David ★ Emmanuel De Candido ★ Emmanuelle
Destremau ★ Evelynne Didi ★ Sébastien Eveno ★ Marilynne
Fontaine ★ Cyrille Froger ★ Laurent Froment ★ PhiltiPhil Fury ★
Laurent Gallardo ★ Elena Gordienko ★ Cédric Gourmelon ★ Laëtitia
Guichenu ★ Adil Hassaïni ★ Dominique Hollier ★ Juliette Höeffler ★
Marina Keltchewsky ★ Ömer Koçak ★ Orphise Labarbe ★ Régis Laroche
★ Emilie Lehuraux ★ Olivier Lenel ★ Maddy Lepage ★ Charlotte Leonhardt
★ Dea Loher ★ Ludovic Longelin ★ Kevin Lowcostner ★ Arnaud Maïsetti
★ Marius Von Mayenburg ★ Sidney Ali Mehelleb ★ Jana Milivojević ★
Lola Molina ★ Oriol Morales i Pujolar ★ Laurent Muhleisen ★ Olivier
Neveux ★ Stanislas Nordey ★ Robin Ormond ★ Jorge Palinhos ★
Clément Papin ★ Louis Pencreac'h ★ Julie Pilod ★ Pietro Pizzuti
★ Lélío Plotton ★ Ruppert Pupkin ★ Nikolina Rafaj ★ Nicolas
Raljevic ★ Kelly Rivière ★ Marie-Amélie Robilliard ★ Sandrine
Roche ★ Christophe Rodomisto ★ Karine Samardžija
★ Makita Samba ★ Magdalena Schrefel ★ Fabrizio
Sinisi ★ Katharina Stalder ★ Philippe Thibault
★ Assane Timbo ★ Youlia Toupikina ★ Ben
Unzip ★ Alexis Vadrot ★ Aurélie Van
Den Daele ★ Sacha Vilmar

la
MOUSSON
d'été

Édito

BRAVER LE TEMPS

Il va pleuvoir, dit-on. Après tant de mois de sécheresse et de feu, voici que le temps change — celui qu'il fait, d'abord ; et puis celui qui passe, on peut rêver ; celui enfin, plus rétif à tout changement, dans lequel nous sommes pris — ce gros temps qui menace. Alors le mot *mousson* retrouve, l'espace d'une semaine, son sens : la saison qui bascule et l'eau qui revient quand on avait cessé d'y croire. Une semaine hors du temps : manière de nous arracher à l'ordre du jour commun — moins une soustraction qu'un détour par lequel on se donne une chance d'y revenir plus armés, l'oreille plus fine et le regard moins recouvert.

Car le mauvais temps, lui, ne connaît pas de trêve. Le désengagement de l'État à l'égard de la culture n'est jamais un chiffre parmi d'autres : c'est toujours un aveu — celui de ce qu'une société, à l'heure des comptes, décide de tenir pour superflu. Comme si une vie sans art pouvait exister : des jours qui se suivent sans qu'on puisse les nommer ; comme si la barbarie ne commençait pas précisément là, dans ce tri entre ce qui compte et ce qui ne compte pas encore. On ampute, on referme, on économise sur ce qui, d'ordinaire, permet justement de continuer à vivre quand le reste s'effondre.

Le même geste, ailleurs, recommence : le monde s'assèche et se dérobe ; les eaux se retirent ou débordent, les corps déjà fragiles sont les premiers emportés, les vies déjà précaires les premières sacrifiées à des équilibres qu'on ne discute plus. Quelque chose, plus loin encore, avance qui a un nom qu'il faut cesser de taire : le fascisme, ou ce qui s'en approche assez pour qu'on renonce à jouer avec les mots. Ce qu'il menace n'est pas seulement des vies, ni seulement des droits : c'est le pari même sur lequel toute existence commune repose — cette égalité qui ne se prouve jamais une fois pour toutes, mais se vérifie, sans relâche, dans chaque geste qui ose encore la mettre à l'épreuve, et que le temps, discordant, ne cesse de remettre en jeu.

Ce geste, par exemple, prendre place dans un théâtre. Oui, la question n'est peut-être plus de savoir ce que peut le théâtre, mais ce qu'on en fait, de ce pouvoir qu'on lui prête depuis si longtemps sans jamais tout à fait l'éprouver. Tenir devient la question qui vaut toutes les autres : savoir à quoi l'on tient et comment on le tient, sur quoi et avec qui — quand ce à quoi l'on tient est justement la première chose qu'on s'emploie à nous arracher. Questions de saisons et de mauvais temps, questions de moussons : elles ne se répondent pas une fois pour toutes, mais se reposent, chaque année, avec ceux qui reviennent et celles qui arrivent.

Cet été, ailleurs, des fêtes ont dû se réinventer en quelques jours à peine — déplacer leurs scènes, resserrer leurs programmes, jouer parfois dans des conditions qu'elles n'avaient pas choisies. On voudrait leur dire, depuis ici, que cette obstination-là nous regarde aussi : que tenir une fête, un festival, une rencontre, quand tout pousse à y renoncer, est déjà, en soi, un acte qui nous excède tous-tes.

Treize écritures, cette année, se répondent à l'Abbaye des Prémontrés, du 21 au 27 août — treize, comme on brave le sort plutôt qu'on ne le craint. Venues d'Australie, du Québec, de Belgique, d'Allemagne, de Serbie, de Catalogne, du Portugal, de Croatie, d'Autriche, d'Italie, de Russie et de France, elles portent une génération de dramaturges européen-nes pour beaucoup inédite ici. On y verra l'effondrement du climat moins comme sujet que comme décor concret du vivre ; la violence faite aux femmes telle que les institutions savent si bien la nier ou la requalifier ; nos solitudes contemporaines et les dispositifs qui prétendent y remédier et les amplifient ; le deuil, et comme il est impossible ; et partout ou presque, cette question qui ne se referme jamais : qui raconte l'histoire de qui ?

Le comité de lecture qui a choisi ces textes compte, cette année, une absence : celle de Charlie Nelson, comédien fervent, lecteur infatigable, dont la voix a longtemps porté celle des autres avant la sienne, et qui manque à cette Mousson comme manquerait au milieu d'une phrase la voix qui la portait — nous lirons, cette année encore, un peu avec lui.

Treize lectures, donc, deux spectacles hors les murs, des cabarets et des conversations — l'une sur ce que veut dire éditer le théâtre aujourd'hui, l'autre portée par de jeunes autrices des Balkans regardant, à leur tour, la scène contemporaine —, une université d'été, et une conférence où Olivier Neveux viendra interroger ce que peuvent l'écriture dramatique et la scène par ces mauvais temps nouveaux. Toute la semaine, une attention presque physique se portera au son, à l'écoute, aux voix qu'on invente pour se doubler ou se remplacer soi-même — comme s'il fallait, cette année plus qu'une autre, apprendre à tendre l'oreille avant de reprendre la parole. Puisque lire, ici, n'est jamais affaire de seule intelligence : le corps y pense autant que l'esprit, et la pensée elle-même, quand on l'éprouve ainsi, à voix haute, devant d'autres, redevient une sensation. Elle dit la joie de se retrouver pour penser ensemble, et se compter : vérifier, chaque année, combien nous sommes encore à vouloir tenir cela et tenir à cela, avant d'affronter, dehors, ce qui nous attend.

Nous ne sommes pas impuissants ; nous ne sommes pas démunis : nous ne sommes pas seuls. Nous avons pour nous la charge des mots et le désir de les tenir, pour mieux leur faire porter ce que le monde, désormais, ne dit plus qu'en étouffant. S'il faut, par ces mauvais temps, continuer de parler, nous parlerons de cela même et de ces mauvais temps, pour ne pas nous y résoudre : avec ce monde et contre lui, en ce monde et en dépit de lui. Nous sommes de ce temps, sur le point de le braver : qu'il pleuve sur l'Abbaye et les Tilleuls, sur les Marronniers et les pages, sur la Moselle et sur le reste — rien ne sera lavé, ni consolé. Qu'il pleuve. Qu'il vente.

Arnaud Maïsetti

Entretien avec **Véronique Bellegarde**,
directrice artistique de la Mousson d'été

L'OREILLE TENDUE



LA FABRIQUE DE L'ÉDITION 2026

Lignes de forces, surprises, et ouvertures

La Mousson d'été est au travail toute l'année – le comité de lecture se réunit tous les quinze jours (entre septembre et avril), porté par une recherche entièrement ouverte afin de trouver des textes qui nous requièrent aussi bien par leur écriture que par ce qu'ils portent et qui renouvellent notre regard. La Mousson d'été reçoit un grand nombre d'envois spontanés auxquels s'ajoutent des partenariats et des collaborations internationales. La programmation s'appuie sur le comité de lecture, j'en arrête ensuite les choix, à partir de toutes les discussions riches que nous avons eues et en recherchant des échos entre les textes.

Ce qui me semble encourageant, c'est que des auteurs et des autrices nous proposent des formes théâtrales créatives et dynamiques et ne se contentent pas de constater que le monde va mal. Nous le savons, ces textes vont au-delà. Cette année, la surprise est venue de jeunes écritures européennes – des Balkans, Nikolina Rafaj (Croatie) et Jana Milivojević (Serbie), de Catalogne: Oriol Morales Pujolar ou de Belgique: Adil Hassaini –, dont la maturité nous a frappés. On lit une conscience, une lucidité sur l'état du monde mais aussi de la poésie, et de l'auto-dérision.

La Mousson se fabrique aussi avec des partenaires qui nous offrent davantage d'ouvertures, d'échanges et des soutiens, comme la collaboration avec le réseau Fabulamundi/Europe Creative qui continue de grandir. En font partie, entre autres, Fabrizio Sinisi (Italie), Magdalena Schrefel (Autriche), Oriol Morales Pujolar (Catalogne) et Jana Milivojević (Serbie). Dès 2027, de nouveaux projets devraient émerger. Deux traductions ont d'ailleurs été commandées pour cette édition de la Mousson. Une à Laurent Gallardo pour Insectes d'Oriol Morales Pujolar. L'autre à Karine Samardžija pour Nous avons peur nous apprenons à compter de Jana Milivojević, celle-ci bénéficie d'une bourse de la Maison Antoine Vitez. La collaboration avec la MAV est aussi essentielle, nous lisons de nombreuses traductions qu'elle propose et nous faisons toujours de belles.

La Mousson s'ouvre largement au monde, mais nous restons à l'écoute de ce qui s'écrit en France, et nous tenons à mettre en valeur des écritures plus jeunes avec d'autres, plus reconnues. Cette année, nous avons choisi de programmer: *L'Homme en son jardin* de Ludovic Longelin, et *L'Apparition* de Sandrine Roche (avec le soutien d'Artcena). Chez Sandrine Roche, ce qui a frappé, c'est le choc du style – une écriture dense, très singulière; chez Ludovic Longelin, c'est une recherche formelle tout aussi singulière, qui fait entrer un intrigant dispositif sonore dans l'écriture elle-même...

Un fil rouge justement se lit autour du son. Le partenariat avec France Culture se poursuit en rapprochant nos comités de lecture et deux enregistrements. C'est un travail mené sur deux tableaux à la fois, celui de la représentation et celui de l'écoute: une écoute au casque place le spectateur dans les conditions de réception de la radio tout en lui laissant voir comment cela se fabrique.

La pièce mise en ondes, cette année est *Les multiples voix de mon frère*, de Magdalena Schrefel, traduite par Katharina Stadler et réalisée par Laurence Courtois; s'y ajoute la captation de la pièce d'ouverture du festival, *Et le monde resplendit*, d'Angus Cerini, traduite par Dominique Hollier.

Ce fil rouge trouve aussi des prolongements dans le spectacle interprété par les amateur-ices de Pont-à-Mousson. Ce sont les artistes Lola Molina et Léo Ploton (ils développent avec le Théâtre de Poche Européen à Bourges, un espace d'expérimentation autour de la création sonore), qui dirigent *Une fin*, de l'auteur québécois Sébastien David. La musique et le son y tiennent un rôle déterminant. Des comédien-ne.s et musicien-ne.s amateur-ices travaillent ensemble. Une conversation est consacrée, sur les dramaturgies et le son, avec Ludovic Longelin, Léo Ploton et Philippe Thibault.

Des nouveautés autour de l'édition et de parutions cette année: d'abord, une collaboration qui se construit avec les Éditions Espace 34. Elle existait, mais prend un tour nouveau, depuis que Stanislas Nordey en a repris la direction. Il nous a proposé plusieurs textes; nous présentons *Mécanismes* de F. Sinisi, traduit par P. Pizzuti. Stanislas en dirigera lui-même la lecture. Il prend part aussi à une rencontre sur l'édition théâtrale – ce qu'elle engage pour le théâtre, pour l'écriture, et ceux qui nous lisent – en compagnie de l'autrice Lola Molina qui interviendra pour les Éditions Théâtrales.

On pourra trouver à la librairie de la Mousson d'été (au bar des Écritures) deux toutes nouvelles parutions: Pierre Longuenesse vient d'achever un ouvrage assez complet sur La Mousson d'été qui paraît aux Presses Universitaires de la Sorbonne Nouvelle.

La revue *La Récolte*, qui regroupe des comités de lecture, vient de publier son huitième numéro. La Mousson d'été y est invitée. Le texte *Bleach Me* de l'italienne Nalini Vidoolah Mootoosamy, traduit par Federica Martucci est présenté avec des extraits, des entretiens et la participation iconographique d'un photographe.

CE QUE LES FORMES DISENT

Une audace formelle

Ce qui m'intéresse, c'est que l'invention formelle fasse sens – des textes où la forme éclaire le contenu et où le fond, en retour nourrit l'invention. Je trouve aussi que les œuvres qu'on entendra lors de cette édition offrent toutes une certaine distance ludique qui aiguise le regard: elles savent nous décaler pour observer le monde et le penser autrement – peut-être en avons-nous besoin.

Cette audace formelle, qu'on peut particulièrement relever cette année, pourrait être, entre autres, une réponse à l'irruption massive de l'intelligence artificielle dans nos vies. Elle nous donne le sentiment d'un monstre inconnu qui déferle sur nous, avec la crainte de nous sentir dépassés, comme si l'on pouvait nous voler quelque chose – notre âme? – jusqu'à faire naître en nous le sentiment de n'être que des demi-robots formatés, manipulés par la technologie. Certains textes l'affrontent directement, comme celui de Magdalena Schrefel, ou celui de Jorge Palinhos pour mieux leur faire face. La question étant toujours: qui est aux commandes, qui en détient le pouvoir? Un autre péril est présent dans nos têtes: le désengagement auquel la culture est confrontée.

Peut-être que tout cela nous donne davantage l'envie de nous resserrer autour de l'essentiel, d'aller à l'os, vers une force authentique, humaine et solide, et de revendiquer la créativité artistique. C'est peut-être une forme de résistance que de lutter avec la langue, la poésie, l'imaginaire, l'indiscipline, pour affirmer ce que peuvent encore les textes de théâtre. Certains textes m'ont bouleversée par leur liberté d'invention, leur humanité et leur grande sensibilité. Cela donne de la force.

LA MOUSSON COMME SISMOGRAPHE DU MONDE

Effondrement, violences, solitudes

Ces thèmes résonnent d'un texte à l'autre: la notion d'effondrement semble désormais acquise, installée autour de nous, au point que certains textes, qu'on aurait pu prendre pour des dystopies il n'y a pas si longtemps, se révèlent aujourd'hui bien réels. Chez Angus Cerini, par exemple: une sécheresse extrême suivie d'inondations terribles – ce qui pourrait en faire le décor d'un texte fantastique – ressemble à notre actualité. L'auteur nous racontait comment sa ferme en Australie avait entièrement brûlé, et quand la catastrophe touche de si près, comme lors des incendies récents en Gironde, le choc de voir que ce qui relevait de l'imagination est devenu un morceau de réel, impose sans doute d'autres manières de considérer le monde, et donc de l'écrire. Une fin de Sébastien David résonne aussi fortement.

Les violences faites aux femmes continuent de se raconter inévitablement, et il reste important d'ouvrir la parole sur ce sujet. De nombreux textes ont été traversés par cela ces dernières années, souvent avec des écritures-témoignages. Dans les textes présentés ici, quelque chose se déplace: cette parole est davantage transposée, pour être audible autrement, avec des formes qui surprennent. Je trouve à ce titre que le texte de Jana Milivojević, grave sous des allures légères, va dans ce sens, tout comme celui de la dramaturge russe Youlia Toupikina, une comédie noire hantée, en arrière-plan, par la guerre en Ukraine.

Autre thème, nos solitudes, dans un monde hyperconnecté: elles cherchent souvent le contact, mais les technologies y ajoutent leur part de mirage... Y a-t-il une conscience de cela, aujourd'hui? Je crois que nous sommes moins dupes, tout en mesurant ce que ces outils peuvent offrir par ailleurs comme ouvertures. Reste qu'il s'agit, à chaque fois, de reprendre la main, et de se réapproprier sa propre histoire, d'en jouer – cela permet de dépasser ce sentiment de solitude par l'autodérision... Le texte d'Adil Hassaini, À court de larmes, m'a aussi beaucoup amusée sur la question de la légitimité à raconter une histoire. Le théâtre, c'est un élan d'altérité qui pousse à aller vers l'autre, à se projeter en lui – sans verser dans la domination ou la colonisation –, et nous imaginer l'autre est essentiel: cela fait partie de l'échange et de notre compréhension du monde, de l'être humain.

AU-DELÀ DES LECTURES – LE POULS COLLECTIF

Conversations, conférence, cabarets

La Mousson se développe aussi avec l'université d'été, les conversations, la conférence et elle se vit avec les cabarets du soir, les concerts et beaucoup de rencontres informelles.

Les conversations sont une autre façon d'écouter le théâtre et d'écouter le monde: nous en proposons trois cette année. L'une réunira les autrices des Balkans, Nikolina Rafaj et Jana Milivojević, qui viendront parler de leur travail – les entendre, les faire se rencontrer, comme nous l'avons fait avec les autrices nordiques, nous tient à cœur. Une autre mettra en lumière le travail sur le son, avec les artistes qui s'y consacrent. La troisième portera, avec Lola Molina des Éditions Théâtrales et Stanislas Nordey pour Espaces 34, sur l'édition théâtrale, qu'il faut défendre: je crois que le livre restera quelque chose que l'on continuera d'aimer, qu'une œuvre dramatique se lit aussi comme une littérature à part entière, dans le plaisir de lecture et le dialogue avec le texte. Nous avons entendu parler des mainmises récentes sur les maisons d'édition – ces questions trouveront sans doute aussi un écho dans la conférence d'Olivier Neveux, qui portera plus largement sur les enjeux politiques que posent les écritures d'aujourd'hui.

Les cabarets proposent quelque chose de plus pluridisciplinaire et festif. Comme le spectacle Cabaret Love qui permet aussi d'ouvrir à un public plus large. Le Kabaret Pupkin possède une part de spontanéité, puisqu'il s'invente dans l'ici et maintenant, avec les en intégrant artistes de la Mousson. Chaque année un-e artiste est invité-e à réaliser un cabaret. Nous avons envie, à l'intérieur du festival, de ménager ces moments festifs et rassembleurs – et de retrouver, le dernier soir, les artistes qui ont porté la Mousson, réuni-e-s dans un moment de fête.

CERINI

Et le monde resplendit, d'Angus Cerini, traduction de Dominique Hollier

Angus Cerini est un auteur que nous suivons depuis plusieurs années: nous avons présenté *L'Arbre à sang*, puis *La Splendeur*, avant celui-ci. C'est, je trouve, un auteur majeur, qui parvient à faire porter un propos toujours profond par une forme qui invente une manière de voir et qui ne cesse de se renouveler.

Le texte que nous entendrons ce soir part d'un point de départ très sensible – le suicide d'un fermier de quatre-vingts ans – dont on ne saisit peut-être vraiment le geste qu'à la fin. À travers ce geste, c'est toute la dévastation de la nature et de l'écosystème qui se donne à entendre et la place que peuvent encore occuper les agriculteur-ice.s dans leur propre pays. Premiers confrontés au dérèglement climatique, liés au vivant, à l'animal, à la terre, ils portent une violence qui crie à travers eux. Ce sont des sujets qui, comme pour beaucoup, me secouent – et qui posent la question plus large du soin que l'humain porte au vivant.

Ce qui m'a saisie, c'est d'avoir accès à cette violence tout en étant prise par la beauté de l'écriture – la délicatesse de la relation d'amour qui unit ce couple âgé, témoin de l'effondrement et disposant de très peu de temps pour agir. Puis, finalement, resté seul, l'homme fait ce geste magnifique: redonner à la nature ses champs. Deux choses belles se rejoignent: l'amour, et la possibilité d'aider la nature à renaître. Un mouvement de vie s'y loge – la nature continue, malgré tout – et avec ce mouvement, quand même, il reste de l'espoir. La construction, ensuite, est passionnante: des tableaux ou fragments de vie qui peuvent, comme le dit l'auteur, se dérouler aussi bien en une heure qu'en vingt ans, où la mémoire ressurgit sans cesse, redonnant à l'ensemble sa continuité et son émotion.

Le texte est capté par France Culture, avec une écoute au casque – une écoute proche et sensible, pour être au plus près de la grande humanité de ce texte. Le texte comporte beaucoup de didascalies: à la lecture, on serait presque tenté de les entendre dites, mais l'auteur affirme qu'elles ne sont pas faites pour cela. Beaucoup d'entre elles concernent le ressenti des personnages: celles-là, je les garde comme une matière pour les actrices, sans les faire entendre. D'autres, en revanche, seront dites. Je suis consciente qu'il faut tenir une double écoute – celle des spectateurs, et celle des auditeurs lors de la diffusion sur les ondes.

CLÔTURE / OUVERTURE

Vers demain

Ce que cette édition m'apprend, c'est peut-être ceci: si les textes portent chacun une recherche de leur propre créativité, ils cherchent aussi, plus largement, comment se tenir face au monde – sans en connaître encore forcément le chemin. Oui, partout, cela se cherche encore pour pouvoir se projeter autrement que dans la seule survie. Par où cela pourrait-il se construire? Nous sommes là, avec ces œuvres, dans cette recherche, l'oreille tendue, à l'écoute.

RAY.— Comment
on survit à tout
ce qui viendra ?

FLOSS.— Les épreuves
c'est normal. Ça ira
très bien.

RAY.— Tu le dis ?

FLOSS.— Je le promets.

RAY.— Tu veux toper là ?

FLOSS.— Et toi ?

ET LE MONDE RESPLENDIT
ANGUS CERINI

MOUSSON D'ÉTÉ 2026

Et le monde resplendit
d’*Angus Cerini* (Australie)
Traduit de l’anglais par Dominique Hollier avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.
Lecture dirigée par Véronique Bellegarde
Avec Valérie Bauchau, Thierry Bosc, Christophe Brault, Marie-Sohna Condé, Kelly Rivière, Sacha Vilmar.
Musique : Philippe Thibault.
Enregistrée en public à la Mousson d’été par Laurence Courtois.
En partenariat avec France Culture.

L’EFFACEMENT SOIT MA FAÇON DE RESPLENDIR

Moins nos larmes apparaîtront brouillant nos yeux
et nos personnes par la crainte garrottées,
plus les regards iront s’éclaircissant et mieux
les égarés verront les portes enterrées.
L’effacement soit ma façon de resplendir,
la pauvreté surcharge de fruits notre table,
la mort, prochaine ou vague selon son désir,
soit l’aliment de la lumière inépuisable.
Philippe Jaccottet, « Que la fin nous illumine »

Derrière la fenêtre, le monde prend feu et se noie tout en même temps, boue et poussière – l’effondrement sait prendre toutes les formes : d’interminables sécheresses sont interrompues par des pluies torrentielles qui emportent tout, à l’épuisement des sols répond celle des économies et des corps, et à l’horizon rien qu’un autre jour semblable à celui-là, en pire. On sait bien le décor de notre temps, moins la détresse de ceux qui le vivent chaque jour comme une malédiction infligée à leur égard. La terre est si basse aux mains qui la cultivent et arrachent les herbes toujours mauvaises, tentent de faire croître un troupeau sans cesse plus maigre et qu’on ne peut vendre qu’à perte.

Derrière la fenêtre de la ferme de Ray et de Floss, leur terre bientôt rendue inculte par le temps sec ; on espère la pluie, mais quand elle vient, elle tombe avec tant de violence qu’elle ravage tout, terre et bêtes, avant de laisser la place à la sécheresse de nouveau. On pourrait bien renoncer, mais voilà, Ray et Floss traversent ensemble le mauvais temps de ce monde et peut-être que cela pourrait suffire à justifier qu’on tienne, d’être ensemble.

Quand la pièce s’ouvre, Ray est seul dans sa cuisine, à l’aube – 4h17, cette heure qui n’appartient plus tout à fait la nuit et pas encore au matin : une heure qui relève peut-être entièrement du théâtre et de sa solitude. Regarder le fond d’un verre, et avaler un cachet : au terme de la pièce, il sera 5h17 ; une heure aura passé au cours de laquelle toute une vie s’est engouffrée dans les pensées solitaires du vieil homme. Une vie bâtie à mains nues, et à deux – avec Floss, en première ligne aussi d’un monde qui vacille, infirmière à l’hôpital auprès de qui on se donne des forces pour affronter ce qui vient, temps mauvais, accapareur, banquier ou maladie : chaque jour est une lutte et chaque soir un bref répit. Pièce qui fait se succéder ces moments surgis pour mieux disparaître, scintille et se produit à force d’effacements successifs :

saynètes si brèves qu’elles relèvent moins de la scène que du photogramme, persistance rétinienne d’images souvenirs d’une mémoire en train de se défaire, et qui, ultimement, s’assemble avant de s’effacer. Fragmentation qui est davantage qu’un principe de montage, mais le lieu même où le réel se délite : et l’on ne sait plus bientôt ce qui tient lieu du passé retrouvé ou du délire hanté par ses fantômes amoureux et ses désirs de vengeance.

Autour donc, toute une vie à voir le monde s’effondrer à force d’être travaillé – s’effondrer ou se vider : les enfants qui quittent la ville, les troupeaux qui s’amoindrissent, le mal qui s’installe. La solitude, on ne peut la vivre qu’avec le sentiment de la perte. Et au terme de cette vie, quelle leçon ? Face au désastre, observant son champ dehors livré bientôt aux appétits voraces des spéculateurs et des escrocs ou à l’espoir d’hommes comme lui voués à la défaite, Ray choisit de rendre ses terres à la terre : la couvrir d’arbres – d’arbres pour conjurer le sang ?

Dette, sécheresse, inondation, accaparement : l’arrière plan économique n’est pas tant un motif qu’un cadre qui renvoie aussi à d’autres ruines – celles intimes, de corps qui s’emballent ou tombent (amoureux ou souffrants), se détériorent : la tendresse de Floss et de Ray – gestes, mots de passe d’amoureux, signes discrets et immenses – devient l’espace sidérant de beauté où résister à la violence sans borne du monde dehors. *Et le monde resplendit* : le titre porte en lui son scandale, son énigme aussi. Dans la noirceur, des lueurs, oui, autant d’éclats qui viennent lutter contre ce qui obscurcit : la tendresse presque sans mot, liée par un amour comme par un pacte ; la dignité d’affronter ; le courage qu’il faut pour ne pas céder à ce qui en soi-même mine. La pièce – là est aussi sa dignité – fait vivre la splendeur au-dedans de cette nuit, et en premier lieu dans la langue, d’une puissance ténue, aride, intense, sans pour autant la désigner comme son salut : nulle rédemption dans une œuvre qui dialogue avec ses personnages dans un parler rude et âpre, sans affectation et frontalement.

5h17. L’aube cette fois est là. Ray regarde dans son verre et mesure la profondeur d’une vie, va prendre son cachet. Est-ce un renoncement, ou un geste pour rejoindre – manière de ne pas laisser au monde le dernier mot ? Et le monde resplendit, malgré tout : c’est peut-être là toute la vocation du théâtre : inscrire ce *malgré tout* au cœur du pire, sans jamais mentir sur l’ampleur du désastre.

Arnaud Maïsetti

Entretien avec Angus Cerini
Auteur



Ce qui nous survit



ARNAUD MAÏSETTI. — Après *L’Arbre à sang*, et *La Splendeur* : une troisième pièce à la Mousson – comme une troisième manière d’affronter la violence du monde par la tendresse et la grâce ?

ANGUS CERINI. — Votre question — *que répondre à la violence du monde ?* — est une question importante. L’imaginaire théâtral ne repose-t-il pas précisément sur cette grâce dont vous parlez ? Car au théâtre, l’homme violent n’est-il pas trop aisément écarté de la scène ? L’homme seul et plein de rage, ne se retrouve-t-il pas comme recréé, transformé, lorsqu’il se trouve confronté à la détresse d’un autre, plus urgente que la sienne ? Les ravages de la sécheresse et de l’inondation ne peuvent-ils pas, eux aussi, y être surmontés ? Dans la vie, nous n’y parvenons souvent pas ; mais sur nos scènes, nous avons la possibilité de créer des mondes imaginaires où tout devient possible. Et je crois que c’est surtout cela qui relie ces trois pièces : une forme d’optimisme.

AM. — Le texte est peuplé de didascalies au statut énigmatique, entre description d’actions et rêveries. Comme un texte à deux niveaux : un pour la scène, et un pour la lecture ?

AC. — D’une certaine manière, les didascalies sont le souffle de la pièce. *Et le monde resplendit* se déroule dans un lieu tout empli d’espace. Des ciels immenses, des horizons très lointains et de vastes géographies intérieures. Ray, qui est fermier, passe l’essentiel de son temps seul. Et je crois donc que ces mots en italiques contribuent à faire exister cette temporalité étirée. Ils allongent la pièce par des silences. Et les silences, dans ce monde où un vieux fermier passe la plus grande partie de son temps seul, sont probablement aussi importants que le dialogue. Ils doivent être respectés tout autant. Nous avons besoin de cet espace et de ce silence dans la pièce pour que l’ensemble puisse tenir.

Ces mots ne sont pas nécessairement destinés au public. Mais ils peuvent donner des indications sur la durée des scènes, sur le poids que peut avoir telle ou telle scène, ou sur l’espace qu’il convient de ménager entre deux scènes. Et peut-être ce texte permet-il également de relier entre elles des scènes parfois très brèves. Après tout, ce qui se produit entre deux événements n’est jamais réellement *rien*.



Retrouvez l’intégralité de l’entretien sur le site de la Mousson d’Été

Et je crois que, d’une certaine manière, le texte en italiques propose une chorégraphie. Un silence rempli d’actions infimes — s’agripper au plan de travail, par exemple — est presque une danse. Ainsi, un vieil homme dans sa cuisine n’est pas simplement un vieil homme dans sa cuisine : il devient un corps qui découpe une forme dans l’espace. Et nous pourrions alors nous demander : serait-il possible de proposer une version de la pièce dépourvue de tout texte parlé et, en reliant entre eux les passages en italiques, d’en faire une œuvre chorégraphique ?

AM. — Ce qui est en jeu : et le monde resplendit, « malgré tout » ?

AC. — Peut-être d’abord dire ceci : notre fin est assurée. La nôtre, individuellement, et celle de notre civilisation. Mais d’ici là, nous continuerons de raconter des histoires. Nous continuerons d’aimer nos enfants et de nous efforcer de leur bâtir un monde meilleur — même s’ils nous exaspèrent, parfois. Nous continuerons de peiner à la tâche jusqu’à notre mort. Jusqu’à ce que nous ayons tous disparu. Et peut-être, qui sait, certains des arbres que nous aurons plantés en chemin nous survivront-ils. Nous nous asseyons sous des arbres que d’autres ont plantés autrefois. Nous ne connaissons peut-être pas leurs noms, mais nous leur devons de la reconnaissance pour ce geste.

Le titre *Et le monde resplendit* est le nom d’une scène, à peu près à la moitié de la pièce, qui saisit quelque chose de l’ici et maintenant, mais aussi du passé, et de l’avenir. Il parle directement de l’amour entre Ray et Floss. Mais il désigne peut-être aussi quelque chose au-delà. Ou peut-être assimile-t-il cet amour à quelque chose d’immensément puissant, de sans fin et de vaste — les marées qui vont et viennent, le soleil, la lune, les étoiles. Il dit que leur amour est intemporel. Que notre existence fait partie de quelque chose de cosmologique et d’infini.

Alors oui, malgré tout, nous mourrons, et l’univers continuera de tourner sans nous. Mais l’amour que nous avons fait naître nous survit. Et on en revient à l’acte théâtral. Là où nous pouvons faire advenir n’importe quel avenir par l’imagination. Peut-être que plus terrible est la situation où se trouvent nos personnages, plus optimiste devient alors notre histoire ?

La Balaguère

billet

La Mousson s'ouvre aujourd'hui pour sa 32^e édition. Il était temps qu'elle arrive. Nous sommes nombreux-ses à l'attendre comme un lieu de régénération. *Le cours ordinaire des choses me va comme un incendie* chantait Murat. La vie de tous les jours nous brûle souvent – même en vacances –, elle épuise, maltraite nos rêves, ne leur donne pas le temps de respirer. La Mousson souffle sur nos incandescences quotidiennes, calme les ardeurs néfastes et permet d'éveiller des sensations donnant une direction nouvelle. Un moment de trêve pour réactiver nos imaginaires, les désirs enfouis, la douceur nécessaire, le temps d'écouter.

La Mousson s'ouvre et elle souffle son vent bienfaisant sur nos déceptions, impuissances, colères et indispensables révoltes face à la petitesse quotidienne et la cruauté du monde. Qui que vous soyez, d'où que vous veniez, soyez donc les bien-venu-es. Posez vos bagages et soufflez, cœur, yeux, oreilles ouverts autrement sur le monde. Nouveaux-elles festivalier-es, n'ayez pas d'inquiétude : si vous vous sentez flottant-es, perdu-es, suivez le groupe, nous sommes nombreux-ses à revenir chaque année pour retrouver la pluie de textes contemporains qui résonnent en nous longuement par la suite.

Laëtitia Guichenu

17H - PRÉSENTATION DE L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

LIEU: BORDS DE MOSELLE

Bar des écritures en cas de pluie

par Jean-Pierre Ryngaert et l'équipe de l'Université d'été: Joseph Danan, Nathalie Fillion et Pascale Henry

18H - INAUGURATION DE LA MOUSSON D'ÉTÉ 2026

LIEU: CHAPITEAU

20H45 - LECTURE - *ET LE MONDE RESPLENDIT*

LIEU: GYMNASÉ

d'Angus Cerini (Australie)

Traduit de l'anglais par Dominique Hollier, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.

Dirigée par Véronique Bellegarde.

Avec Valérie Bauchau, Thierry Bosc, Christophe Brault, Marie-Sohna Condé, Kelly Rivière, Sacha Vilmar.

Musique: Philippe Thibault.

Enregistrée en public par Laurence Courtois.

En partenariat avec France Culture.

... puis Hubert passera des disques

Retrouvez la Mousson
en ligne!



La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec l'Abbaye des Prémontrés. En partenariat avec les projets de coopération « Fabulamundi. Playwriting Europe » et « PLAYGROUND » cofinancés par le programme Europe Créative de l'Union européenne. Avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, de la Comédie de Reims - Centre Dramatique National, de l'Institut Culturel Italien de Strasbourg, de l'Ambassade de France et de l'Institut français en Colombie, de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale et du Performing Arts Funds NL; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard; avec la complicité artistique de France Culture. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide du Studio ESCA.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
des
Prémontrés

PRÉFET
DE LA RÉGION
GRAND EST

La Région
Grand Est

MEURTHE-ET-MOSELLE

Bassin de
Pont-à-Mousson

Blénod

FABULAMUNDI
PLAYWRITING
EUROPE
NEW VOICES

COMÉDIE DE REIMS

DAAC

ACADÉMIE DE NANCY-METZ

ARTCENA

INSTITUT CULTUREL ITALIEN DE STRASBOURG

INSTITUT
FRANÇAIS

The Cherry

AMBASSADE
DE FRANCE
EN COLOMBIE

INSTITUT
FRANÇAIS

FONDS
PODIUM
KUNSTEN
PERFORMING
ARTS FOND NL

FLANDERS
ARTS INSTITUTE

MAV

STUDIO
ESCA

CO
H
O
I
E

THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CDN NANCY-LORRAINE

JEAN L'HÔTE

Télérama

culture